

À PROPOS DU FILM SAVING PRIVATE RYAN

D'Omaha Beach à Bagdad

Bernard Ravenel

Difficile de parler de manière sereine de ce film de Steven Spielberg alors que les Tomawakhs américains sont en train de détruire les hôpitaux de Bagdad. Mais en même temps la nouvelle action guerrière menée par les États-Unis en Irak est à la fois une continuité et une césure par rapport à la guerre menée par les États-Unis entre 1941 et 1945 contre l'axe fasciste.

Continuité, en ce sens que l'opération "Renard du désert", outre la douteuse évocation du Maréchal Rommel, est comme l'a été le débarquement du 6 juin, une opération militaire programmée de manière "scientifique" dans un bureau pour démontrer la supériorité militaire, technologique mais aussi politique et économique des États-Unis.

Césure, en ce sens que si l'opération contre l'Irak est profondément injuste et injustifiable, le débarquement en Normandie se situait dans le cadre d'une cause "juste" parce que menée contre l'Allemagne nazie.

Mais Steven Spielberg, par son film, dit plus : juin 1944 a été un massacre planifié, une folie stratégique-militaire — le brouillard ne permettant pas une couverture aérienne — mais une "folie victorieuse" pour éviter que des millions d'hommes et de femmes meurent dans le conflit que d'autres juifs finissent incinérés et anéantis dans les usines de mort hitlériennes.

Exemple "paradigmatique" pour démontrer à la fois le caractère insensé de la guerre et la nécessité, parfois, de la guerre pour démontrer l'horreur des corps en morceaux, de la mort sans confort et l'inéluctabilité du mal infligé par nécessité, l'action cruelle mais urgente, la décision terrible mais juste...

En même temps c'est probablement la dernière guerre juste menée par la patrie de Lincoln et de Roosevelt. Ensuite il y aura la Corée, le Vietnam, Grenade et le Golfe et encore le Golfe... Tous ces conflits où la ritournelle sur les gardiens de la démocratie et même de la civilisation perdra son innocente simplicité en montrant à tous vents le visage impérial de la superpuissance au drapeau étoilé.

La morale en première ligne

Mais le film de Spielberg veut montrer une spécificité déterminante de l'*American way of life*. On connaît le fil conducteur du film : le général Marshall, généralissime de toutes les troupes américaines apprenant la mort au combat de trois frères donne l'ordre de ramener à sa mère le quatrième et dernier, Ryan, parachuté quelque part en Normandie derrière les lignes ennemies. Décision **irrationnelle** mais non **immorale**, impensable être imaginée par un chef de la Wehrmacht...

Que veut nous signifier Spielberg ? Dans cette "mission impossible" il y a l'ancien rappel de la sacralité de la vie qui remonte au Talmud : sauver **une** vie pour sauver **la** vie, **un** homme, **le** monde. Le jeune inconscient et innocent Ryan se révèle être l'Amérique elle-même. Une sorte de héros anonyme pour lequel mourront eux aussi en héros tous ceux qui l'auront recherché sur ordre. Ils seront morts pour que d'autres, avec Ryan, puissent continuer à vivre heureux dans le bonheur que promet et garantit l'*American way of life*.

Car les Américains n'ont pas seulement fondé une nation, n'ont pas seulement contribué à vaincre le Troisième Reich, ils ont surtout, contribué à élaborer une **morale** sur les rapports entre individu et communauté où les raisons du comportement du premier sont à rechercher dans les finalités données à la seconde, c'est-à-dire la garantie pour tous d'avoir **droit au bonheur privé**, celui-là même qui est inscrit dans la Constitution elle-même issue d'une autre guerre juste, celle de l'indépendance...

L'Amérique protège la famille (et la morale familiale ?) c'est ainsi que s'explique le doute affreux du vétéran — Ryan 50 ans plus tard — qui demande angoissé, à sa famille s'il a vécu en harmonie avec cette morale officielle... Et c'est dans cette morale publique que, pour Spielberg, réside la grandeur des États-Unis. Et la force extraordinaire du film, sa force politique est d'avoir reconstruit l'innocence américaine.

Si bien que Spielberg peut aussi soutenir que si les guerres suivantes menées par les États-Unis ont été de fait perdues c'est parce que les soldats américains n'avaient pas de bonnes raisons de combattre, comme au Vietnam.



Une guerre juste, mais nécessairement sale

Donc Spielberg ne veut pas nier ni même annuler les erreurs et les horreurs produites par le fait d'avoir été les gendarmes du monde dans les cinquante années qui ont suivi. Il a voulu, **la guerre froide terminée**, recomposer l'image déchirée du soldat américain innocent et juste, pour la "superposer" à celle du gigantesque aviateur US fait prisonnier par un petit Viêt-cong dans une rizière du Vietnam des années 60...

Et pour reconstruire le mythe détruit par le napalm et les Tomawaks, Spielberg revient à la guerre des anciens, par une sorte de révisonisme historique positif...

Mais, et c'est là que se manifeste l'antimilitarisme complexe et contradictoire du réalisateur, la guerre même juste est **toujours sale**. On ne peut combattre efficacement que lorsque tant les bons que les méchants sont réduits à être des soldats, c'est-à-dire l'exact contraire de "l'être civil". C'est l'**inévitabilité immorale des combattants d'une guerre juste** : voir les scènes où l'on tue comme des pigeons les soldats allemands désarmés sortant de leur bunker d'où ils ont mitraillé comme des lapins les soldats débarquants... Les soldats tirent, par rage, par vendetta élémentaire, certainement pas parce qu'ils sont animés d'intentions démocratiques...

Tel est le cadre, terriblement réaliste, réel, qui repose avec une acuité quasi insoutenable toutes les questions morales posées par la guerre, par la nécessité de la faire : le sacrifice, la peur de la mort, l'obéissance à l'ordre même s'il semble irrationnel (mais, on l'a vu pas nécessairement immoral), la difficulté de tuer — qu'y-a-t-il d'héroïque dans l'acte de tuer ?

Ce fut Thomas d'Aquin qui le premier a parlé de "guerre juste". Tout en étant contraire à la charité écrivait-il en substance, la guerre peut être justifiée mais à trois conditions :

- 1°) qu'elle soit le fait d'un prince doté d'une véritable autorité ;
- 2°) que l'attaqué ait commis une grave faute contre l'humanité ;
- 3°) qu'elle soit faite pour repousser un mal.

Le théologien italien aurait pu ajouter au moins une condition concernant la compétence et l'humanité des généraux¹...

Et ce, sans parler des technologies employées pour éliminer le mal...

En fait en montrant la guerre telle qu'elle est, dans toute son horreur, sans voile, Spielberg a réalisé un film implacable sur les contradictions historiques, éthiques et philosophiques du Jour le plus long...

d'être prolongée au-delà de ce que montre ou suggère le film. Elle doit s'interroger sur les techniques d'extermination mises en oeuvre et culminant avec le nucléaire.

En particulier on ne peut pas ne pas s'interroger sur la portée et sur la signification y compris morale des changements stratégiques et technologiques introduits au cours de cette guerre. En particulier l'usage stratégique du bombardement civil lancé par les allemands dès Guernica en 1937 et qui fut adopté **aussi** par les alliés américains et anglais. Londres mais aussi Dresde, Hiroshima sont désormais les paradigmes de cette nouvelle stratégie. Là encore il faut partir des raisons militaires avancées par ses partisans : détruire ainsi l'industrie et casser le moral de la population et s'interroger sur leur pertinence même stratégique.

Mais surtout ce qui pose question c'est d'avoir ainsi rompu — précisément dans le cours d'une guerre "juste" ou, à tout le moins, amplement justifiée — le tabou de la sacralité de la population civile et, d'avoir ainsi franchi un point de non retour vers la barbarie sans limite, avec les armes de destruction massive.

Si ce choix était le prix à payer pour défaire le monstre nazi on doit prendre acte que la technologie militaire a pris les devants sur les raisons de la guerre en reléguant au deuxième plan les motifs moraux et politiques qui avaient amenés à s'opposer à Hitler.

Désormais les peuples seront de plus en plus identifiés à leurs gouvernants, même dictatoriaux et comme eux estimés coupables et **ennemis**. Une identification qui tire ses racines réelles dans le progrès de la technologie militaire mais aussi dans la façon dont l'Occident conçoit la démocratie... D'ailleurs sur quelles bases les États mobilisent et arment les citoyens exclus des décisions sur la paix et la guerre ?

Ce qui se passe en Irak mais aussi en Israël-Palestine aujourd'hui montre qu'il faut s'interroger sur les raisons **internes** (technologiques et politico-culturelles) propres aux pays occidentaux et qui rendent difficile et parfois impossible la paix.

Décidément le concept de "guerre juste" ne peut être considéré de la même manière qu'à l'époque de Thomas d'Aquin. Peut-être faudrait-il distinguer entre guerre des États et luttes de libération-résistance, qui supposeraient des types et des niveaux de violence quantitativement et qualitativement différents ?

En un mot Spielberg par son grand film nous oblige à nous questionner en profondeur sur la "substance traumatique" de ce siècle cruel. À nous interroger aussi sur la faillite des idéaux et des stratégies de paix que vient symboliser la faillite des l'ONU dans ce sombre décembre 1998. ▲

La spirale de la violence totale

La réflexion sur cette tragédie qui fut la guerre la plus "juste" de ce siècle tant dans le jugement des historiens que dans le souvenir de ses protagonistes, nécessite

1) Je ne peux pas, ici ne pas saluer la réhabilitation morale par Lionel Jospin des mutins de 17. Succès symbolique mais non négligeable d'une culture de paix qui s'est construite après la Première Guerre mondiale contre la barbarie militariste de la France "démocratique".

Notes de lecture

L'Âge des casernes

Histoire et mythes du service militaire

Michel Auvray

Éditions de l'Aube, 1998, 328 p., 140 F.

Paradoxe d'une mort annoncée en introduction. Le soldat et le citoyen en conclusion. Entre ces deux termes Michel Auvray nous offre un travail exemplaire de ce que peut le mieux faire un historien aujourd'hui mettant en perspective totale l'histoire de la France et son armée à travers les deux siècles allant, de la loi Jourdan 1798 — institution de la circonscription — à la décision de Jacques Chirac d'abolir le service militaire, des levées en masse de la Révolution à l'organisation pour tous les jeunes de 18 ans d'une journée de "préparation à la défense". Maître de son sujet des mythes des origines — l'idéal du soldat citoyen en Grèce et à Rome — aux contraintes de l'âge nucléaire, l'auteur pose clairement les problèmes, en définit le vocabulaire et les articulations, prend en charge l'institution et ses contextes, la société et les mentalités, les traditions politiques et les passions qui l'accompagnent dans des évolutions souvent discordantes ; il ne se laisse jamais enfermer dans le champ national — modèle prussien ou modèle des milices suisses, extension mondiale de l'institution par exemple. Les années 1866-1914 sont au cœur de cette histoire-carrefour : c'est alors que se forge vraiment le service militaire, égalitaire et républicain, à la française dans un consensus politique droite-gauche dont les aspects et les mythes sont finement étudiés, rite du passage à la virilité pour les conscrits et caserne éducatrice s'y mêlant.

Les grands massacres du XX^e siècle — celui des combattants en 14-18, celui des civils et des militaires en 39-45 — démontrent les limites de la militarisation des peuples ; passées les

guerres de la décolonisation, l'arme nucléaire fait perdre au service militaire son utilité. Un fort décalage persiste après 1973 entre l'attachement que porte au service militaire l'opinion des anciens, l'indifférence et le rejet des jeunes générations face à cette épreuve pseudo-légalitaire. Les politiques savent que le temps des années professionnelles est là : ils préfèrent soutenir un mythe consensuel que de faire appréhender à leurs électeurs les réalités d'un monde en bouleversement.

Beaucoup d'autres mythes sont mis à mal par cette lecture : de Valmy au putsch d'Alger de 1961 (où le rôle des conscrits dans son échec est pur fantasme), de l'année des coups d'état à l'égalité devant la conscription... Un ouvrage remarquable à lire et offrir à tous les hommes des casernes et à leurs familles pour mieux comprendre l'histoire contemporaine. **M.R.**

Nouvelle histoire militaire de la France 1789/1919

William Serman - Jean-Paul Bertaud

Paris, Éditions Fayard, 1998, 855 p., 250 F.

Un ouvrage volumineux qui ne relève ni d'une nouvelle histoire, ni d'une histoire totale comme c'était semble-t-il l'ambition des auteurs. Certes pour les amateurs de références précises on y trouvera méthodiquement alignées les connaissances acquises par la recherche récente sur les armées françaises au XIX^e siècle : description des institutions militaires et des lois ou textes qui les modifient à travers un siècle mouvementé, présentation de la société militaire et du recrutement de ses cadres comme des hommes de troupe, organisation des arsenaux ou des services de santé, modification des armements et transformation des régimes en fonction des régimes politiques et de leurs ambitions militaires...

Malheureusement, hormis un bref avant-propos et quelques textes mieux

venus sur la période 1871/1914, la réflexion d'ensemble sur l'outil militaire, son rôle politique et les querelles idéologiques qu'il provoque ne sont guère mis en évidence. Un chapitre insuffisant sur les héritages de la monarchie absolue, une présentation au style hachée des années de la Révolution et de l'Empire, des descriptions minutieuses des campagnes militaires ou des conquêtes coloniales — accompagnées de nombreuses cartes trop souvent insignifiantes — un découpage chronologique donnant autant d'importance aux "péripiétés" et "séquelles" de 1870-71 qu'à la Grande Guerre ne permettent pas de mettre en avant les originalités de l'histoire militaire française au XIX^e siècle, le comparatisme étant totalement absent d'un travail dont les ressorts sont ceux d'une histoire où la juxtaposition des événements et des structures ne remplace pas le mouvement vécu par les générations des militaires et marins de l'époque.

Une banque de données indiscutable — bibliographie à l'appui — mais la synthèse reste à faire. **M.R.**

La grande guerre chimique 1914-1918

Olivier Lepick

Paris, Puf, 1998, 353 p., 198 F.

Quelle est la réalité militaire des armes chimiques utilisées pendant la Grande guerre ? Tel est l'objet de ce livre très documenté, fruit du travail minutieux d'un historien qui a voulu mettre en lumière l'impact de l'arme chimique sur le déroulement des hostilités tant du point de vue humain, industriel, tactique que stratégique. En fait, ce livre ne manque pas de souligner l'horreur de cette arme qui eut un impact psychologique considérable sur les combattants, provoquant en au moins cinq occasions des paniques généralisées de grande envergure au cours desquelles des unités entières



abandonnèrent leur poste de combat pour se ruer en masse vers les arrières. Cependant, au vu des chiffres — les 23 millions de blessés et les 8,5 millions de morts causés par le conflit — les victimes humaines des attaques chimiques s'élèvent à un peu plus d'un million et l'on se rend compte que les gaz blessèrent plus qu'ils ne tuèrent.

Olivier Lepick remarque que les armes chimiques ne permirent pas d'avancée tactique significative à l'un ou l'autre des belligérants. Par contre, elles constituèrent un élément de cette guerre nouvelle — la guerre totale — qui envisage l'annihilation mutuelle. L'arme chimique fut une arme stratégique qui, à défaut d'avoir pu mettre un terme à la guerre immobile des tranchées, fut celle d'une guerre d'usure. **B.B.**

L'Afrique politique 1998 Femmes d'Afrique

Centre d'étude d'Afrique Noire

Paris, Éditions Karthala, 1998, 274 p., 160 F.

En association avec l'Institut d'études politiques de Bordeaux, le Centre d'étude d'Afrique Noire poursuit l'analyse scientifique des problèmes de l'Afrique contemporaine subsaharienne. La livraison annuelle 1998, dédiée aux femmes algériennes, consacre la moitié de ses articles aux femmes africaines. Leur présence, leur activité et l'évolution de la condition féminine y sont pris en compte sous plusieurs angles :

— celui des élites en voie d'émergence avec des textes sur les réalisatrices de cinéma, les théologues en action pour le changement, l'affirmation d'un rôle politique et social pour les épouses de chefs d'État — participation depuis 1992 à des rencontres internationales, création en marge de l'OUA d'un sommet des Premières Dames d'Afrique en 1996 ;

— celui des initiatives auxquelles elles prennent part dans l'économie informelle pour survivre ou réussir dans des situations d'isolement à Abidjan (Côte-d'Ivoire) ou Djibouti, l'accélération des migrations vers les villes posant le problème de leur intégration. A. S.

Chiré peut conclure : « Comme partout en Afrique, le travail a ouvert aux Djiboutiennes des perspectives réelles d'autonomie avant de mettre en germe des redéfinitions de leur statut. »

Des autres articles on peut retenir l'analyse attentive par Emmanuelle Meunier du nouvel ordre politique régnant dans le Burkina Faso de Blaise Compaoré quand les élections législatives (juin 1997) semblent consacrer son pouvoir à façade démocratique ; l'étude d'Erik Kennes sur la guerre de l'Est faisant passer le Zaïre de Mobutu sous la coupe de Laurent Désiré Kabila. Bien que la stabilité soit de mise au Burkina l'instabilité de règle dans la nouvelle République du Congo, les deux pays illustrent la difficulté à institutionnaliser l'État et démocratiser le jeu politique comme le poids des politiques économiques internationales facteurs de corruption à travers les injonctions du FMI ou les manœuvres des grands groupes opérant sur le champ de la mondialisation pour contrôler les matières premières de l'Afrique.

Il est étonnant que — selon une pratique universitaire, scientifique ? — toujours plus répandue — une bonne partie des textes soit présentée en langue anglaise, témoignant du mépris du lecteur ordinaire **M.R.**

Les pays d'Europe occidentale Édition 1998

sous la direction d'Alfred Grosser

Paris, La Documentation française,
1998, 358 p., 120 F.

Comme chaque année, dans sa série "Les pays d'Europe occidentale", la Documentation française offre une synthèse de l'actualité politique, économique et sociale des dix-huit pays de l'Europe occidentale et consacre un article à l'évolution de l'Union européenne.

Cet ouvrage consacre un article à chaque pays qui fait la synthèse de l'actualité de l'année et qui comporte une annexe comportant une chronologie, la liste des partis politiques, les membres du gouvernement en place et les résultats électoraux, le cas échéant.

L'article de Frédéric Charillon sur l'Union européenne en 1997 fait l'inventaire du traité d'Amsterdam, « un compromis de transition ? » **B.B.**

L'état du monde 1999

Paris, Éditions La Découverte,
1998, 650 p., 149 F.

On aura plaisir à consulter cette dernière édition de *L'état du monde* dont la maquette intérieure, avec l'introduction de la couleur, a été entièrement revue. Dans la première partie de l'ouvrage, les lecteurs de *Damoclès* liront avec intérêt une analyse d'André Dumoulin qui affirme qu'un « véritable désarmement nucléaire suppose l'abandon des schémas de pensée de la guerre froide ». Le tour de "tous les pays du monde" — 225 États et territoires de la planète — constitue un bilan complet, politique, économique, social de l'état du monde.

On trouvera également de très nombreuses statistiques, un aperçu des principales organisations "régionales", un index de 2 000 entrées toujours aussi utile et, pour la première fois, une sélection de sites Web pour chaque pays ou région du monde. Un ouvrage de base. **B.B.**

Droit international de l'environnement

Jean-Marc Lavieille

Paris, Éditions Ellipses, 1998, 192 p., 95 F.

Selon une présentation très pédagogique, Jean-Marc Lavieille fait le point sur les forces et les faiblesses du droit international de l'environnement. Réaliste, l'auteur annonce d'entrée que le droit international de l'environnement ne peut, à lui seul, assurer la protection de l'environnement, ne serait-ce que parce que le productivisme générateur de la destruction de l'environnement a toujours cours dans une société qui, globalement, tourne le dos à l'écologie. Néanmoins, Jean-Marc Lavieille insiste sur la nécessité du droit international de l'environnement et sur son application.

Déjà auteur de plusieurs ouvrages sur le désarmement, il montre à la fois combien des atteintes à la paix sont porteuses d'atteintes à l'environnement et réciproquement combien d'atteintes à l'environnement (exploitation du pétrole et aux matières premières, par exemple) sont à l'origine de conflits. « *Résister et construire* », tel est le message tonifiant de cet ouvrage qui mérite lecture et réflexion.

B.B.

démonte le mécanisme mis en place par les "experts" du nucléaire pour cacher la vérité au public, abuser du bon sens du citoyen — « *le nuage de Tchernobyl s'est arrêté aux frontières de la France* » —, bloquer des perspectives énergétiques renouvelables... Bref, des éléments pour un véritable "contrôle citoyen" de la production de l'énergie en France et de l'industrie nucléaire, en particulier. Une œuvre salutaire de démocratie!

B.B.

Tchernobyl. Un accident qui empoisonne tout autour d'eux, la terre, l'air, l'eau mais aussi tout en eux, la conscience, le temps, la vie intérieure. Non pas la technologie enrayée, mais ceux et celles, adultes et enfants (« *Papa, je veux vivre, je suis encore petite* » murmurait cette fillette de six ans avant de mourir) qui crient leur souffrance quotidienne. À pleurer.

La supplication, c'est le récit d'une tragédie dont l'ampleur dépasse radicalement la dimension et l'entendement humain. Encore aujourd'hui, les deux tiers de la population mondiale ne sont pas préparés à affronter ce genre de technologie, et encore moins ses échecs. Si nous allons vers de nouveaux programmes nucléaires ambitieux, ne faut-il pas craindre encore d'autres apocalypses ?

B.B.

Ce nucléaire qu'on nous cache

Michèle Rivasi - Hélène Crié

Paris, Albin Michel, 1998, 320 p., 120 F.

Le nucléaire en France, comment ça marche ! Voici une analyse fouillée, vivante, fourmillant d'exemples, sans langue de bois concoctée par Michèle Rivasi, ancienne présidente de la CRII-Rad aujourd'hui députée, et par Hélène Crié, journaliste à *Libération* et spécialiste des questions d'environnement. Ce livre est passionnant tant il

La supplication Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse

Svetlana Alexievitch

Paris, J.-C. Lattès, 1998, 271 p., 119 F.

Faites lire ce livre à ceux qui reprochent aux antinucléaires un jugement trop subjectif sur l'énergie nucléaire. C'est un voyage au fond de l'horreur auquel nous convie Svetlana Alexievitch, au travers du vécu des survivants de la catastrophe de

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnement

4 numéros (un an) :

France : **160 FF**

Europe : **200 FF**

Autres pays : **220 FF**

Etudiants, chômeurs,
tarif réduit : **120 FF**

Soutien à partir de **250 FF**

Abonnements groupés
*Damoclès/La lettre
de l'Observatoire* :

un an/8 n° : **200 FF**

TVA (2,10 %) incluse

Nom

Prénom

Adresse

.....

Code postal

Tél.

S'abonne à *Damoclès* à partir du n° :

S'abonne à *Damoclès* et à *La lettre de l'Observatoire* pour un an

Chèque à l'ordre du CDRPC, CCP Lyon 3305 96 S

À renvoyer à Damoclès, 187 montée de Choulans 69005 Lyon

